

XXXI

SIDI MOHAMMED-BEN-ABD-ER-RAHMAN-
BOU-KOBREÏN⁽¹⁾

Bien que d'origine relativement récente, Sidi Mohammed-ben-Abd-er-Rahman a joué un trop grand rôle, au siècle dernier, dans la Régence d'Alger, pour que nous n'en disions quelques mots. Il est surtout célèbre comme fondateur de l'ordre religieux qui porte son nom, celui des Rahmanïa ; c'est d'ailleurs un des rares saints qui soient nés dans le pays que nous occupons, et, à ce titre, il devait trouver place dans notre galerie des thaumaturges algériens.

Selon toute apparence, Sidi Mohammed-ben-Abd-er-Rahman serait né dans la tribu kabyle des Aït-Smâïl, laquelle faisait partie de la Confédération des Guedjthoula, et occupe encore aujourd'hui la partie ouest du revers septentrional du Djerdjera. Sa naissance remonterait au premier quart du XVIIIe siècle de notre ère.

Après avoir commencé son instruction à la Zaouïa du chikh Si Seddik-ou-Arab, des Aït-Iraten, il se rendit en Égypte vers l'an 1152 de l'hégire (1739-1740) ; il compléta ses études en suivant, à la célèbre mosquée d'El-Kahira (le Kaire)

1. Ce sera encore à M. l'interprète Delpech que nous emprunterons quelques-uns des détails concernant Sidi Mohammed ben-Abd-er-Rahman.

connue sous le nom d'El-Azehar, les savantes leçons des plus célèbres docteurs de cette époque. C'est à son assiduité à assister aux cours qui se faisaient dans cette mosquée qu'il dut le surnom d'El-Azehari.

C'est pendant son séjour dans l'Est de l'Afrique, — séjour qui ne dura pas moins de vingt-quatre ans, — qu'il se fit initier à la secte religieuse nommée El-Hafnaouïa, du nom du chikh (grand maître) de l'ordre à cette époque. D'après la tradition, Sidi Ben Abd-er-Rahman aurait fait un voyage dans le Soudan, sans doute à l'incitation de ce chikh.

Enfin, vers l'an 1177 de l'hégire (1763-1764), il serait rentré dans son pays natal, chez les Aït-Smâïl. Tout porte à croire que ce fut alors qu'il fonda la Zaouïa des Guedjthôula et qu'il posa les bases de la célèbre Confrérie si répandue en Algérie, particulièrement parmi les populations kabyles, et dont les *khouan* (frères) jouèrent un rôle si considérable dans les troubles qui ont agité, depuis la conquête, les tribus qui rayonnent et s'étendent à une grande distance autour du Djerdjera. Cet ordre religieux prit d'ailleurs une telle importance politique que l'Émir Abd-el-Kader lui-même crut nécessaire de s'y faire affilier, dans le but de prendre sur les populations kabyles une influence qui lui permit de les entraîner dans l'agression qu'il préparait contre nous.

Sidi El-Hadj-Mohammed ben-Abd-er-Rahman habita Alger dans les dernières années de sa vie, c'est-à-dire sous le règne de Baba-Mohammed-Bacha ; mais les soins à donner à la Zaouïa qu'il avait fondée dans sa tribu natale, et la nécessité de sa présence au foyer de la Confrérie dont il était le grand maître, ne fût-ce que pour stimuler les hésitants et hâter les initiations, ces raisons, disons-nous, le décidèrent à revenir

au milieu de ses contribules, les Aït-Smâïl, où la mort venait le prendre six mois après son retour parmi eux, c'est-à-dire en l'an 1792 de notre ère.

La veille de sa mort, Sidi Ben-Abd-er-Rahman, qui, d'ailleurs, avait annoncé qu'il rendrait le lendemain son âme à Dieu, avait institué, par acte authentique, pour son successeur et Khalifa de l'ordre, Ali-ben-Aïça El-Mor'er-bi, son serviteur le plus dévoué, et lui avait dit : « Garde mes livres, mes biens, mes terres, en un mot tout ce que je possède. Je t'en fais le légataire. Je te laisse l'acte qui constitue le tout en hobous. » Puis il fit appeler auprès de lui tous les gens de la tribu des Aït-Smâïl et leur fit en ces termes ses dernières recommandations : « Je vous prends tous à témoins que je désigne Si Ali-ben-Aïça pour me succéder, et que je lui lègue tous mes pouvoirs : il sera donc mon successeur. J'ai déposé dans son sein tous les secrets de l'ordre, et je lui ai confié toutes les bénédictions. Ne lui désobéissez point en quoi que ce soit, car il est mon visage et ma langue. »

Quand mourut Sidi Mohammed, la Zaouïa dont il était le fondateur brillait du plus vif éclat. Des professeurs éminents, formés par lui, et, entre autres, le savantissime chikh Ahmed-Eth-Thaïyeb-ben-Es-Salah-Er-Rahmouni, attiraient de tous les points de la Régence d'Alger, par leurs précieuses et fructueuses leçons, non seulement les jeunes *tholba* qui recherchaient l'étude avec passion, mais encore des savants de grand mérite qui venaient se perfectionner auprès des mitres de la science et de la parole, pénétrés qu'ils étaient de ce précepte de l'imam Es-Soyouthi : « Recherchez la science, fût-ce même en Chine ; la recherche de la science est une obligation imposée à tout-Musulman. »

Mais revenons à Sidi Ben-Abd-er-Rahman. Le saint

homme mourut, en effet, le lendemain, comme il l'avait prédit, et son corps fut rendu à la terre par les soins des khouan des Aït-Smâïl et des tribus voisines. Les frères de l'ordre qui habitaient Alger, et qui, eux aussi, avaient été à même d'apprécier la valeur et les mérites du saint, n'apprirent la mort de leur chef vénéré que trois jours après qu'il eut rendu son âme à Dieu. Ils ne purent se consoler de voir sa dépouille mortelle reposant loin d'eux dans les montagnes kabyles, et hors de portée de la protection qu'ils attendaient d'un saint si influent auprès de Dieu. Tout entiers à leur douleur, les Algériens qui avaient été en rapport avec Sidi Mohammed se donnèrent rendez-vous au Hamma, où le saint homme avait vécu et où ils s'étaient nourris de ses fécondantes leçons. Cette réunion avait pour objet d'aviser aux moyens de rentrer en possession du corps de leur vénéré marabout, qu'ils revendiquaient comme s'il eût été leur propriété.

Après une discussion fort orageuse et des propositions plus ou moins pratiques, les députés déclarèrent qu'ils ne voyaient pas d'autre façon de jouir des restes mortels de Sidi Ben-Abd-er-Rahman que de les enlever à ces brutes d'Aït-Smâïl, lesquels, affirmaient les plus exaltés, n'avaient aucune idée de la valeur d'un tel trésor. Cette proposition fut accueillie avec des cris d'enthousiasme et acceptée à l'unanimité. Seulement, cette opération de l'enlèvement du corps du saint n'était pas sans présenter quelque difficulté : car, quoi qu'en disaient les Algériens, les Aït-Smâïl tenaient à leur *ouali* au moins autant que les *hadhar* (citadins) d'Alger ; et puis, en définitive, Sidi Mohammed appartenait à leur tribu, puisqu'il y était né. D'un autre côté, il ne fallait pas songer à obtenir des Aït Smâïl la cession à l'amiable des précieux restes du saint ; quant à user de violence, c'était tout aussi impraticable. Du reste, ces propositions ne

furent même pas discutées. Ce n'était donc que par la ruse qu'il fallait opérer.

Les khouan algériens choisirent donc, séance tenante, quelques hommes des plus résolus et des plus habiles, auxquels ils donnèrent la glorieuse mission de rapporter au milieu d'eux ce qui avait été, de son vivant, l'illustre, le saint, le vénéré Sidi Mohammed-ben-Abd-er-Rahman. Il fut décidé que les khouan chargés de ce pieux larcin se partageraient en trois petits groupes d'égale force à peu près : l'un irait se cacher, pendant la nuit, dans la montagne, à proximité du lieu de la sépulture ; les deux autres groupes se présenteraient dans les deux principaux villages des Aït-Smâïl comme députés par leurs frères d'Alger. Leur but était de détourner ainsi l'attention des Kabyles en leur témoignant le chagrin et les regrets que leur faisait éprouver la mort de leur chikh révééré ; puis ils devaient se rendre ensuite au tombeau du saint pour y prier, se gardant bien, tout naturellement, de leur laisser supposer un seul instant qu'ils brillaient du désir de posséder son précieux corps.

L'opération réussit à merveille : deux groupes restèrent auprès de leurs frères, les Aït-Smâïl, et, pendant la nuit qui suivit leur arrivée, le troisième groupe sortait de sa retraite, exhumait le corps du saint, le chargeait sur un mulet et filait en toute hâte sur Alger.

A la pointe du jour, le bruit se répandit dans les villages des Aït-Smâïl qu'on avait violé le tombeau du saint marabout et que ses précieux restes avaient été enlevés. Exaspérés par cette affreuse nouvelle, les Kabyles ne doutent pas que cette violation de sépulture n'ait été commise par les étrangers arrivés la veille dans le pays, et ils leur adressent d'amers reproches sur leur conduite aussi indélicate qu'elle était inqualifiable. « Comment, répondent les khouan d'Alger de

l'air le plus innocent du monde, pouvez-vous suspecter notre bonne foi dans le triste devoir que nous sommés venus remplir ici ?... Qui de nous aurait pu commettre une action aussi blâmable ? Depuis hier nous n'avons quitté vos gourbis que pour aller unir nos larmes et nos prières aux vôtres sur le tombeau de notre chikh vénéré... Nous avons pris nos repas avec vous, et aucun de nous, — vous le savez bien, — ne s'est absenté de ces lieux... Les pierres et la terre qui recouvrent le corps du saint ont été remuées, nous le reconnaissons; mais est-ce donc là une preuve de notre culpabilité ?... Voyons ensemble ce qui est arrivé, et peut-être trouverons-nous une autre cause qu'une sacrilège profanation des restes d'un saint qui, pour nous, est l'objet de la plus profonde vénération⁽¹⁾. »

Les frères se rendirent ensemble au tombeau du saint marabout ; on enleva la terre qui recouvrait son corps, et l'on jugera de ce que dut être l'étonnement des khouan d'Alger quand ils trouvèrent absolument intact le cadavre de Sidi Mohammed ben-Abd-er-Rahman.

L'irritation des khouan kabyles s'apaisa subitement, et ils s'excusèrent auprès de leurs frères d'avoir pu les soupçonner un instant d'une action aussi blâmable que celle du rapt de leur saint.

Pendant que ces faits se passaient chez les Aït-Smâïl, le groupe des ravisseurs se dirigeait le plus rapidement possible sur Alger, où il arrivait sans encombre. On ne peut se faire une idée de l'allégresse que produisit, parmi les frères de la capitale de la Régence, le succès de cette difficile entreprise. Des larmes de joie coulèrent de tous les yeux; on

1. *Les Khouan*, par M. le capitaine de Neveu.

s'embrassait, on se félicitait ; on était heureux, enfin : car le saint était rendu à l'amour de ses khouan, et cette joie s'expliquait d'autant plus aisément qu'Alger ne produisait plus de saints depuis longtemps déjà ; c'était donc une bonne fortune pour le pays en général, et pour les khouan de l'ordre en particulier, d'avoir pu remettre la main sur un élu de Dieu de cette importance.

Mais ce fut bien autre chose quand, au retour des deux autres groupes, on apprit de la propre bouche des khouan qui les composaient que, dans la crainte sans doute de faire naître une collision entre les frères de son ordre. Sidi Ben-Abd-er-Rahman, qui était, on le sait, la bonté même, avait bien voulu se dédoubler, afin que ses *khoddam* d'Alger et de Kabylie pussent jouir, au même degré, des avantages attachés à la présence au milieu d'eux de sa dépouille mortelle. Cela n'avait rien que de fort naturel de la part de Sidi Mohammed-ben-Abd-er-Rahman, qui, de son vivant, se fût mis en quatre pour faire plaisir aux Rahmania, c'est-à-dire aux frères de son ordre.

On fit, au Hamma, au *duplicatum* du saint de somptueuses funérailles, et la nouvelle du prodige que nous venons de raconter étant parvenue aux oreilles de Baba-Hacen, le pacha régnant, ce prince fit aussitôt élever un élégant *mesdjed*⁽¹⁾ sur le tombeau de l'élu de Dieu.

C'est à cette circonstance de son dédoublement, de sa bi-corporéité, que Sidi El-Hadj-Mohammed-ben-Abd-er-Rahman dut son surnom de *Bou-Kobreïn*, c'est à-dire « l'homme aux deux Tombeaux ».

1. Petite mosquée dans laquelle on ne lit pas la *khothba*, le prône. On y prie seulement.

La koubba renfermant la chasse de Si Ben-Abd-er-Rahman au nomma est close par un mur autour duquel s'étend un cimetière qu'ombragent de beaux oliviers, des lentisques et des figuiers de Barbarie. Le vendredi de chaque semaine, des Moresques onduleuses dans leurs blancs linceuls, — les yeux dans des suaires, avec des sourcils en sangsues, des yeux qui leur prennent les trois quarts du visage, — molles houris qui, sous le pieux prétexte de visiter leurs morts, se rendent, en corricolos de plaisir, sur les tombes pour y jouer de la prunelle, allumer les sens des Croyants, et y produire de ces terribles incendies qui les consomment lentement et à petit feu, à moins pourtant que l'incendiaire, prenant ces malheureux en pitié, — ce qui se produit d'ailleurs le plus souvent, — ne consente à éteindre, par les moyens usités en pareil cas, la flamme qui menace de les dévorer; c'est là, dans le domaine même de la Mort, que se nouent, s'amorcent des négociations dont le but, la conséquence, est de maintenir à peu près au même point le tissu de la toile humaine que cette hideuse Pénélope s'amuse chaque jour à effiloche. Il n'y a vraiment que les Musulmans pour rebâtir ainsi sur la mort.

Le second tombeau du saint, aux Aït-Ismâïl, est également très fréquenté par les khouan de l'ordre appartenant à la grande Babilie, lesquels sollicitent le saint jusqu'à l'importunité pour en obtenir quelque bien terrestre, et sans se soucier beaucoup de faire quelque chose qui soit agréable à Dieu. Ah ! ces Babils ! si on les écoutait, il n'y en aurait que pour eux !

Deux fois par année, on célèbre de grandes fêtes sur les tombeaux du saint : des pèlerins de toutes les parties de l'Algérie, voire même du Maroc, affiliés à l'ordre du Rahmanïa, viennent faire leur provision des bonnes actions qui doivent balancer les mauvaises au jour du règlement du

compte final. Nous devons dire pourtant que le tombeau qui est chez les Guedjthoula a toujours paru plus authentique et plus sérieux que celui du Hamma, et que, par suite, les Musulmans, qui ont horreur du contact des Chrétiens, le fréquentent plus volontiers que celui de la banlieue d'Alger, lequel, trop près de la capitale de la Mauritanie française, se trouve noyé, au milieu des *Naçara*⁽¹⁾, dans un océan à odeur fétide comme celle qui s'exhale du puits de Berhout⁽²⁾. C'est surtout au tombeau kabyle des Aït-Ismâïl que se trament les conspirations qui ont pour but notre expulsion de l'Algérie, et la formidable insurrection de 1871 nous a démontré une fois de plus que la Zaouïa de Sidi Abd-er-Rahman était toujours un centre d'intrigues et de comploté, qui, du reste, ont valu à son dernier *mokaddem*⁽³⁾, Sid Mohammed-El-Djâdi, une condamnation à la déportation. A la suite de cette insurrection, cette Zaouïa fut fermée ; mais ce n'est pas à dire pour cela que la Confrérie des Rahmanïa soit désorganisée : son foyer est tout simplement déplacé.

1. *Naçara*, les Chrétiens.

2. Il s'exhale, dit-on, du puits de Berhout, dans le Hadramont, une odeur fétide qui, selon les croyances mahométanes, aurait pour cause le séjour qu'y feraient les âmes des Infidèles après leur mort.

3. Dans une Confrérie religieuse, le *mokaddem* ou *chikh* est le délégué du Khalifa, ou grand maître de l'ordre, pour une certaine zone ou diocèse. Il le représente, et préside une mosquée ou une zaouïa.